

La Nation

Journal vaudois

JAA. CH-1000 Lausanne 1 Poste CH SA

Bimensuel hors partis fondé en 1931, publié par la Ligue vaudoise
Le numéro: Fr. 3,50 Abonnement annuel: Fr. 77.-
Apprentis, étudiants: Fr. 33.-



Circonflexe et provincialisme

En 1990, le Conseil supérieur français de la langue française publiait au Journal officiel de la République française un rapport explicatif sur une réforme orthographique connue sous le nom de rectification orthographique, ou orthographe rectifiée. L'Académie française avait alors donné son aval. Les dictionnaires actuels proposent les deux variantes, ce qui engendre de la confusion plutôt que de la simplification. L'usage ne sanctionna jamais les nouvelles graphies, si bien qu'en 2006, les Immortels s'étonnèrent de la soudaine volonté de l'Education nationale de ressusciter ce projet. Officiellement, l'orthographe rectifiée est censée être enseignée en France. Une simple lecture des grands quotidiens français révèle qu'il y a un gouffre de la théorie à la pratique.

C'est à présent au tour de la Conférence intercantonale de l'instruction publique (CIIP) de relancer pour 2023 cette poussiéreuse réforme. Pour l'occasion, elle a diffusé un *Petit Livre*

d'Or des Principes de l'orthographe rectifiée (OR) de 1990 et Sensibilisation au langage épïcène. Elle y détaille les 14 autres nouvelles règles que les maîtres devront enseigner dans deux ans. L'orthographe traditionnelle sera encore admise, mais non plus privilégiée. Qu'il n'ait jamais vraiment pris en trente ans justifie pourtant de mettre en cause le bien-fondé de ce projet. Une langue se vit, elle ne se décrète pas. Que la CIIP accepte d'être l'auteur de cette moribonde renaissance justifie qu'on lui attribue une coresponsabilité dans l'élaboration de cette réforme. Sans compter qu'elle profite d'y glisser une «sensibilisation au langage épïcène» pour donner à l'ensemble du projet sa légitimité idéologique.

La réduction du nombre de cas de recours au circonflexe sur les «i» et les «u» figure au cœur de cette réforme. Elle en est aussi l'un des éléments les plus symboliques.

On commencera par conserver le circonflexe lorsqu'il exerce une fonction discriminatoire, soit lorsqu'il permet de distinguer deux mots: par exemple dans «sur ce coup, le Conseil d'Etat est bien sûr de lui». De même, ils seront maintenus dans les terminaisons verbales. Au premier chef desquelles se retrouveront celles des personnes du pluriel du passé simple: «nous primes *La Nation* à Valeyres, et vous la lûtes».

Le circonflexe devra cependant disparaître lorsqu'il est inutile, reprend la CIIP dans sa brochure. *Exit* abîme, croûte, apparaître, maîtresse et des dizaines d'autres!

Ce péremptoire reproche d'inutilité contient en lui-même les biais de cette réforme. Il suffit, pour le réaliser, de rappeler d'où nous viennent ces circonflexes prétendument inutiles. Le cas du souvenir du «s» disparu est le plus représentatif: «La croûte croustille». La croûte du pain de la baguette parisienne n'est rien d'autre que la *panis crusta* des Romains. De même pour l'huître qui évoque non seulement l'*ostrea* latine, mais aussi l'*oyster* des côtes irlandaises, et l'*Auster* de la Mer du Nord. Ces deux seuls exemples assez simples démontrent combien le circonflexe éclaire la langue d'aujourd'hui et la fait expliquer presque d'elle-même ses origines et ses variantes. La réminiscence du «s» qu'incarne le circonflexe n'ancre pas seulement le lecteur dans le temps, elle lui rappelle qu'il s'insère dans un espace linguistique.

Cet espace linguistique, la francophonie d'abord, l'univers indo-européen ensuite, les réformateurs l'écartent au nom de la simplification de la langue. Or cette simplification est une illusion, parce que la réforme se présente avec de nouvelles règles et leurs exceptions, en concurrence avec les usages établis de l'ancienne orthographe, toujours valide. Quelle

pagaille! Dans la logique d'une vraie réforme qui viserait l'efficacité, il suffirait de rendre facultatif l'usage des circonflexes, dans tous les cas.

La CIIP subordonne ainsi le contenu de la langue à l'application la plus efficace possible de principes pédagogiques. Que la langue française soit l'objet d'un apprentissage difficile exigerait sa simplification: l'égalité des chances entre nos écoliers serait à ce prix. La CIIP reconnaît chercher avant tout à faire prévaloir chez les élèves la réflexion sur la mémorisation. Pourtant, même dans cette optique déjà critiquable tant il serait illusoire de vouloir se passer de la mémorisation, la suppression du circonflexe est la dernière chose à faire. Parce qu'il avait lu une critique des *Liaisons dangereuses*, archétype du roman épistolaire, l'adolescent que je fus découvrit que l'*Epître aux Romains* était un courrier. La claustrophobie dont il souffrait enfant n'avait rien à voir, sauf par son étymologie, avec le cloître de l'Abbaye de Romainmôtier, ou ce qu'il en reste.

Les réformateurs prétendent rendre la langue française plus accessible en la coupant de ses racines. Cela ressort notamment de leur invitation à simplifier la langue lorsqu'on doute de l'orthographe à retenir. Il conviendrait alors d'éviter les traits d'union et les circonflexes, ou de favoriser les pluriels réguliers. «Va-nu-pieds» devient «vanupied». On dirait le nom d'un archipel polynésien.

Cette volonté de simplification n'est pas anodine. Elle poursuit maladroitement un but utilitaire et réduit tendanciellement la langue au seul statut d'outil de travail. Dans une telle perspective, quelles différences subsiste-t-il encore entre une langue française rectifiée par l'Etat pour se conformer aux standards idéologiques de l'efficacité pédagogique et de l'égalitarisme d'une part, et le *globish* de l'économie mondiale d'autre part?

Félicien Monnier

Occident express 89

Barba Andro est mort à Stari Grad, sur l'île de Hvar, en février dernier. Il avait 104 ans. Sur les îles dalmates, un barba est un homme d'âge mûr, l'équivalent de notre «le père Andro». Ces deux mots sont italiens: barba qui indique la maturité pileuse, et Andro, un prénom qu'on ne trouve pas sur le continent. Ce qui s'explique lorsqu'on sait qu'Andro, né en 1916 dans l'empire de François-Joseph, a survécu à la Grande Guerre, à la grippe espagnole (qu'il avait contractée), puis à la longue occupation des fascistes italiens. S'ensuivit celle, bien plus sanglante, des Allemands. Il accompagna les débuts du tourisme sous le règne de Tito, assista à la désintégration de la Yougoslavie, puis à la naissance de la Croatie nouvelle. Il aura même survécu au covid, dont il n'est pas mort. On m'a dit qu'il a simplement cessé d'avoir de l'appétit. Comme une chandelle, il s'est éteint dans un dernier petit soupir asphalté, ayant fumé des sans-filtres jusqu'au dernier jour. Je le voyais souvent, assis sur le pas de sa porte au centre du village. Coiffé d'une casquette de toile bleue, il pointait ses petits yeux disparaissant dans les rides de son long visage de méro sur sa tâche, toujours la même: Andro reprisait des filets de pêche. Dans son petit village insulaire de pierre et de d'eau salée, appliqué comme une Pénélope, menant une vie sobre mais pas démunie, Barba Andro était le rêve de tout photographe amateur d'exotique. De ceux qui volent des portraits dans les pays pauvres pour

en faire les couvertures des magazines de voyages dans les pays riches. Sur papier glacé cette pauvreté, à tout le moins cette extrême simplicité, suscitent des sentiments compliqués et lourds parmi les masses urbanisées et connectées d'aujourd'hui. Ainsi, en arrivant l'autre jour à l'aéroport de Genève, je suis tombé face à face avec une version féminine et asiatique de Barba Andro, en format mondial. Elle offrait ses rides et son expression hiératique aux passants pour les besoins de la Croix-Rouge. Le slogan m'a arrêté dans ma marche: «Nous avons tous un don, celui de redonner de la dignité.» Ainsi l'argent confère de la dignité, et n'en pas avoir est indigne. Un comptable à Chênes-Bougeries, en un clic de son smartphone dans un train bondé, posséderait donc le pouvoir de transférer un peu de son éminente dignité à ces vieillards, indignes puisque pauvres. Ce que, et Barba Andro, et cette femme inconnue d'Asie, n'auraient probablement même pas compris, tant cette idée est, au sens littéral du terme, perverse, puisqu'elle renverse les termes d'une évidence morale pour la présenter comme vertueuse. Cette campagne de la Croix-Rouge ne dit rien de cette vieille femme. Elle souligne avant tout que ce terme de dignité, que l'on convoque à toutes les sauces désormais, recouvre toutes les inavouables réalités de notre civilisation d'un voile pudique. Que Barba Andro se ferait un plaisir de repriser.

David Laufer

“

Les peuples latins ont cédé à un rejet de leur passé, de leurs racines intellectuelles, dont les plus profondes étaient, pour les vieux méridionaux comme moi, ce qu'on appelait les «humanités»: les langues anciennes, la philosophie, l'histoire, mais aussi la musique. Ni l'école moderne, ni la télévision, qui auraient pourtant

pu jouer ce rôle, n'ont repris cette double mission éthique et esthétique de l'éducation. Comment les jeunes qui devront guider les nations sauront-ils où ils vont, ne sachant plus d'où ils viennent?

Riccardo Muti, chef d'orchestre, revue *Diapason* n° 702, été 2021

”

Les Cinq Grands de la chanson française

Si le lied a connu son apogée dans l'espace germanique au XIX^e siècle, c'est au XX^e que la chanson française d'auteur a donné le meilleur. Il est peut-être hardi de mettre en regard ces deux genres; mais ils semblent l'un et l'autre appartenir à une époque, alors que d'autres manifestations de l'art poétique ou musical perdurent à travers les siècles. Tous deux associent le texte et la musique, celle-ci amplifiant la portée de celui-là, combinant la voix et l'instrument de manière assez intime ou familière, disent beaucoup dans des pièces de forme assez courte. Mais les différences, bien sûr, interdisent l'amalgame: le *lied* romantique parle au cœur et atteint, dans ses œuvres les plus poignantes, des sommets de l'émotion; la chanson française, plus légère et souvent plus intellectuelle avec ses tendances satiriques, voire contestataires, n'a pas la même profondeur et, même dans le registre de la tendresse, apporte plutôt le sourire que les larmes. Une autre différence réside dans l'existence, en France, de l'auteur-compositeur-interprète, personnage ignoré dans le monde du *lied*; cela tient-il à l'ouverture des caf'conc' parisiens, rebaptisés cabarets à la grande époque de la chanson? Quoi qu'il en soit, la personne de l'auteur-compositeur-interprète, incarnant l'œuvre sous tous ses aspects, lui donne une présence particulièrement prononcée.

En évoquant les plus grands noms de la chanson française, nous nous limitons à ces artistes complets qui l'ont particulièrement marquée. Nous ne citerons donc pas d'inoubliables interprètes, Juliette Gréco, Edith Piaf, Serge Reggiani, Yves Montand et d'autres. Nous ne mentionnerons pas non plus au tableau d'honneur des chanteurs qui ont illustré le genre, mais sans être d'importants auteurs: par exemple Boris Vian, parolier certes, et quel parolier! mais non compositeur; ou Gilbert Bécaud, qui à l'inverse compose parfois la musique de ses chansons, mais sauf erreur jamais les paroles; ou Henri Salvador, dont la dégaine chaloupée et rigolarde nous amuse et dont les chansons, parfois lourdement populaires, parfois d'une belle tendresse (on cite volontiers *Syracuse*, *Une chanson douce*, *Le jardin d'hiver*) restent dans nos mémoires, mais dont le texte n'est jamais de lui; ou Claude Nougaro, bien à regret car il a attaché son nom à de parfaites réussites (*Cécile, ma fille*, *Le Jazz et la Java*, *Je suis sous...*, *Le Rouge et le Noir*, et par-dessus tout *Le Cinéma*, avec cette attaque impérieuse: *Sur l'écran noir de mes nuits blanches où je me fais du cinéma...*), mis en musique le plus souvent par Michel Legrand ou Jacques Datin.

La Nation

Rédaction

Jean-Blaise Rochat / Frédéric Monnier
CP 6724 1002 Lausanne

Tél. 021 312 19 14 (de 8h à 10h)

Fax 021 312 67 14

courrier@ligue-vaudoise.ch

www.ligue-vaudoise.ch

IBAN: CH09 0900 0000 1000 4772 4

ICM Imprimerie Carrara Morges

Au pied du podium

On peut saluer plusieurs artistes qui ont présenté de très bonnes chansons, sans toutefois mériter une place à notre panthéon. Anne Sylvestre a écrit des choses fines et mélodieuses, mais sans la force qui vous transporte. Henri Dès, imbattable dans sa compréhension de l'univers enfantin, a choisi un genre qui limite son inspiration. Charles Aznavour a occupé une place considérable, ne serait-ce que par la longévité de sa carrière en scène, et aussi en écrivant beaucoup de chansons que d'autres ont interprétées; mais on lui doit souvent les paroles, rarement la musique, et sa manière se complait dans une certaine monotonie qui n'atteint guère les sommets, à l'exception de *Je m'voyais déjà*, *Les Comédiens*, *La Bohème* (tous deux dont la paternité est partagée avec Jacques Pianté), *Tu t'laisses aller*. C'est aussi le petit nombre de vraies réussites qui nous empêche de placer Barbara au plus haut: *Nantes*, *Göttingen*, *Dis, quand reviendras-tu*, *L'Aigle noir*, c'est très bon, ce n'est pas beaucoup. Tout bien considéré, et après quelque hésitation, il en va de même pour Léo Ferré; ce n'est pas que sa posture de vieil anar pathétique nous déplaît – il peut y avoir un art anar – ou que nous le reléguions à cause des épouvantables bouêlées qui lui tenaient lieu de chant à la fin de sa carrière; mais beaucoup de chansons qui ont fait son succès sont dues à la collaboration d'autrui, ou composées sur les textes de poètes célèbres; entièrement de son cru et approchant la perfection, nous voyons *Jolie môme*, *Les amoureux du Havre*, *Thank you Satan* et pas beaucoup d'autres. Rareté plus marquée encore du côté de Guy Béart, de l'éphémère Maxime Le Forestier, de Jean Ferrat, de Renaud et plus récemment de Bénabar.

Est-il injuste de retenir comme un des critères du jugement le nombre des productions de la plus haute qualité? Peut-être, mais il nous semble que les grands maîtres dominant leur art par la richesse de leur création, et non par le fait d'un seul chef-d'œuvre. Alessandro Marcello a écrit, dans son concerto pour hautbois, un adagio insurpassable; cela ne suffit pas à en faire un des phares de la musique universelle. Et l'on n'entre pas dans la légende du tennis en ayant gagné une seule fois Wimbledon.

Les Cinq

Par ordre chronologique, d'abord Gilles. Ce n'est pas par l'effet d'un patriotisme cocardier que nous l'éliions; il serait d'ailleurs tout aussi faux, inversement, d'en minimiser le rang à cause d'une pudeur nationale mal placée. Gilles, en scène avec Julien dans les années trente, a renouvelé la chanson française, un peu engluée dans le comique troupier ou la romance à la guimauve. Historiquement, *Dollar* a marqué une étape, même si ce n'est pas la meilleure des chansons engagées, et le succès du Vaudois de Paris fut énorme. Puis, dans la longue et délicieuse liste des créations de notre homme, on déguste bien sûr la saveur unique des croquis vaudois; mais cela ne doit pas faire oublier de nombreux bijoux créés dans d'autres registres. Dans le genre tendre-coquin, *J'te veux, tu m'veux* est une perle; *Les vieux enfants* aussi, sur un ton taquin voilé de mélancolie; avec originalité,

Les peuples du vent célèbrent fortement la fraternité des hommes de l'océan et des hommes de la montagne dans la rudesse et la fierté de leur vie; *Les bonnes* sont une satire parfaite de la bourgeoisie, et *Un amour en Italie* dépeint de manière hilarante la famille traditionnelle de la Péninsule, avec la mamma, le cousin séminariste et *Giuseppe avec sa moto*. N'oublions pas les plus grands succès: *A l'enseigne de la fille sans cœur* est parfaitement troussée, si l'on ose dire; *Les trois cloches*, tube des tubes, n'en est pas moins une belle et dense description de la destinée humaine; et si le héros s'appelle Jean-François Nicod, son prénom n'est pas pour nous déplaire.

Charles Trenet a procédé à la naturalisation française du swing américain: quelle étape dans les annales de la chanson! Et ses mélodies s'envolent, juvéniles et bondissantes. Mais on lui doit aussi des textes d'une merveilleuse fantaisie. Avant lui, jamais *La mer* n'avait si gracieusement dansé; il nous révèle que les canards parlent en anglais dans *Le jardin extraordinaire*; il réinvente l'astronomie dans un ciel où *Le soleil a rendez-vous avec la lune*. Imagination, tendresse, humour, et tout cela dans la bonne humeur: *Y a d'la joie!*

Héritier peut-être des troubadours, avec sa simple guitare et son parler aux inflexions occitanes, Georges Brassens est pétri d'humanité. Il chante l'amour, souvent bien charnel (mais aussi *Jeanne*), l'amitié – *Les copains d'abord* –, l'authenticité – *Auprès de mon arbre* – et offre l'éternité à *L'Auvergnat* pour sa bonté d'âme. L'éventail de son inspiration est large, de la romance des *Amoureux des bancs publics* à la gaillardise du *Gorille*, de l'esprit libertaire – *La non-demande en mariage* – ou contestataire – *Les trompettes de la renommée* – à la gourmandise du verbe – il se délecte de la verdure de notre langue dans *La ronde des jurons*. Comme son compère Villon, il aime badiner avec la mort, en évoquant avec nostalgie *Les funérailles d'antan* ou en formulant sa *Supplique pour être enterré à la plage de Sète*, lieu béni où l'on passe sa mort en vacances. Autant de chefs-d'œuvre, et on en citerait sans peine des dizaines d'autres. On admire en général les textes de Brassens pour leur originalité, leur piment, leur bienfaisance aussi. Or il ne faut pas sous-estimer sa musique; sous son apparente simplicité (c'est d'ailleurs la qualité d'une bonne chanson que de

vous rester tout de suite en tête), elle recèle bien des subtilités de rythme et surtout d'harmonie.

Comme interprète, Jacques Brel nous impressionne par sa présence, mais nous agace un peu par son perpétuel pathos; c'est l'homme qui vous dirait « Apporte-moi mes pantoufles » sur le ton de l'apocalypse. Oublions ce travers et admirons ses émouvantes évocations des Flandres – *Le plat pays*, *Amssterdam*, *Les Flamandes* –, son sens du tragique de l'existence – *Les vieux*, *Le moribond* –, ses déclarations d'amour, passionnées ou drôlatiques – *Ne me quitte pas*, *Madeleine*, *J'veus ai apporté des bonbons*. Avec tant d'autres, ce sont de belles et fortes chansons.

Serge Gainsbourg aurait dit de lui-même qu'il devait sa célébrité non à son œuvre, mais à son personnage. Cette phrase témoigne de son intelligence, mais elle est trop modeste (ce qui est encore un signe d'intelligence...). Car de l'intelligence, il y a en beaucoup dans la manière du fumeur de Gitanes. Dans sa façon de jouer avec les mots: *Couleur café*, *La javanaise*... Et aussi dans son art de renouveler le genre; car après tant de célébrités ayant triomphé grâce à des couplets bien ciselés et des mélodies bien dessinées, et après avoir fait de même avec par exemple – et fameux exemple! – *Le poinçonneur des lilas*, il fallait trouver un autre ton. Et c'est cette désinvolture (très apprêtée!), ce négligé (très calculé) de la versification et de la phrase musicale, parfois sous influence afro-cubaine ou reggae, qui sont sa marque de fabrique; pensons à *Je t'aime, moi non plus*, *Harley Davidson*, *Sous le soleil exactement* et bien d'autres.

Merci aux cinq Grands et aux autres auteurs, moins notoires, des vers et des airs que nous fredonnons si volontiers; ils nous offrent, en la chanson française, une gracieuse amie qui nous accompagne dans les jours de mélancolie et dans les jours de bonheur, *qui est chose légère*.

Jean-François Cavin

Carnet noir

Le 5 août dernier, notre ami Axel Kuonen a eu le chagrin de perdre son père, M. René Kuonen, entrepreneur à Lutry. Nous lui adressons, ainsi qu'à sa famille, nos sincères condoléances.

Réd.

Marcher sur le chemin suisse de Compostelle...

L'an dernier à la même époque, nous avons annoncé un voyage à pied sur le chemin de Compostelle en Suisse orientale, mais le projet n'avait pas pu se réaliser, vous devinez pourquoi. Il est repris cette année, de Rorschach à Einsiedeln, du 11 au 17 septembre prochain. L'occasion vous sera offerte de visiter l'est du pays, plus précisément les cantons de Saint-Gall, d'Appenzell Rhodes-Extérieures et de Schwyz. Au programme: les oriels peints des opulentes maisons des marchands de textiles ou de grains de la région du lac de Constance, la bibliothèque baroque de Saint-Gall et

son globe terrestre du XVI^e siècle, les fermes centenaires du Toggenbourg et leurs herbages piquetés d'énormes tilleuls, la traversée du lac de Zurich à pied, enfin le décor rose orangé de l'abbaye d'Einsiedeln, avec sa Vierge noire qui change de vêtements selon les temps liturgiques. Un apport spirituel viendra compléter les efforts physiques et les découvertes culturelles. Les hébergements et les repas sont simples, le prix doux et il reste encore des places! N'hésitez pas à demander des renseignements détaillés au 079 761 55 82. *Ultreia!*

Anne Rochat

L'Etat et le mariage pour tous

On peut s'étonner de l'atonie d'une grande partie de l'électorat à l'égard de la révolution que représente le «mariage pour tous». Il est vrai qu'on a réduit l'affaire à cette simple question juridique: un couple de même sexe a-t-il le droit d'avoir des enfants? La conseillère fédérale Karin Keller-Sutter, le Conseil fédéral et le Parlement répondent par l'affirmative, au motif que l'Etat n'a pas à se mêler de la vie privée du citoyen. Cet argument n'est pas très sérieux, car le mariage, les fondements du mariage, sa portée symbolique, son rôle social, sa forme et ses limites sont des questions évidemment publiques.

En fait, la première question devrait être celle-ci: l'Etat a-t-il le droit de bouleverser, au nom de l'égalité des droits et dans une perspective étroitement individualiste, la structure fondamentale et universelle du mariage, c'est-à-dire l'union d'un homme et d'une femme en vue de fonder une famille?

La famille, mieux, la lignée familiale, fournit le modèle abstrait et le cadre concret du renouvellement de la société et de l'espèce. Chaque lignée, spécifiée par un patronyme immuable, est un ancrage dans l'espace et dans le temps qui renforce et stabilise la société. Ainsi, en protégeant le mariage et la famille

traditionnels, l'Etat s'assure à lui-même les conditions de sa durée. Le «mariage pour tous» ébranle le modèle, disjoint le cadre, casse les lignées familiales, affaiblit l'ancrage, brouille la durée.

Il y a toujours *un* homme et *une* femme à l'origine de la naissance d'un enfant. Cela leur crée une responsabilité morale immense à son égard. Le droit matrimonial fixe et détaille ces responsabilités sur le plan juridique. Avec le «mariage pour tous», à l'inverse, le parlement fédéral légitime le fait qu'un enfant soit volontairement privé de son père ou de sa mère pour satisfaire la revendication d'un couple de même sexe. Autrement dit, il autorise explicitement le père d'un enfant à ne pas assumer sa paternité ou sa mère à ne pas assumer sa maternité.

En d'autres termes encore, il néglige ce fil invisible qui unit l'enfant à ses parents et subsiste même à travers les pires des conflits. C'est d'autant plus incompréhensible que notre époque – par ses psychologues, ses anthropologues, ses écrivains, ses cinéastes – accorde, plus peut-être qu'aucune autre ne l'a fait, une importance déterminante au rôle de la filiation – connue, pressentie,

recherchée – dans la construction de la personnalité.

Le caractère mixte du couple traditionnel assure deux fonctions opposées que le mariage rend complémentaires, l'une et l'autre nécessaires à l'enfant: la fonction centrale et rassembleuse de la mère et celle, extérieure, protectrice et séparatrice, du père. L'enfant en tire à la fois le sens de son appartenance familiale et le sens de son autonomie propre. Il arrive qu'un des parents doive suppléer aux insuffisances de l'autre, parfois jusqu'à l'échange des rôles. Mais l'altérité

reste. Le couple homosexuel, remplaçant cette altérité en tension par

une relation du même au même, prive l'enfant d'un facteur majeur de structuration. L'Etat l'a-t-il seulement vu?

On dira que nous accordons à tort une valeur normative à des constructions sociales fondées sur des préjugés sexistes, patriarcaux et homophobes. Il est vrai que les mœurs sont, pour une part, des constructions sociales. Mais ces constructions constituent une réalisation concrète des dispositions naturelles de l'homme et de la femme, et non pas le résultat d'un complot des mâles pour dominer les femmes, comme le disent les «intersectionnels». Le plan de base du mariage n'est pas une construction, mais un donné anthropologique. Il ne prévoit pas le mariage unisexe, qui est, lui, une construction idéologique.

On nous dira aussi que la question ne concerne qu'une proportion marginale

de la population. C'est d'ailleurs probablement cette perspective qui calme la conscience de ceux qui n'osent pas avouer les craintes qu'ils éprouvent malgré tout pour les enfants adoptés par un couple homosexuel. C'est une attitude inacceptable, ne serait-ce que parce que le «mariage pour tous» porte une atteinte symbolique générale au mariage et à la famille. De plus, si peu nombreux que soient les enfants concernés, ces quelques milliers méritent, au moins autant que les autres, toute la vigilance du législateur.

Certains jugeront que nous évoquons toutes sortes de risques invraisemblables pour étayer nos critiques. Entrant dans leur jeu, nous pourrions leur répondre que certains domaines comportent des risques non exactement identifiés, mais potentiellement si graves qu'il vaut mieux s'abstenir. C'est ce qu'on appelle le principe de précaution. On l'invoque à propos des organismes génétiquement modifiés, des téléphones portables, du génie génétique, des nanotechnologies. Ne serait-il pas opportun de l'invoquer à propos du «mariage pour tous»?

Le vote du 26 septembre est l'occasion de bloquer la déconstruction continue de la famille – la prochaine étape étant la légalisation du recours aux mères porteuses – qu'un monde politique sans imagination ou sans courage est en train d'imposer aux nouvelles générations.

Nous voterons non au «mariage pour tous» et engageons nos lecteurs à faire de même.

Olivier Delacrétaz

Vents en poupe pour l'atome

En 2011, à la suite de la catastrophe nucléaire de Fukushima, l'utilisation de l'énergie nucléaire pour produire notre électricité semblait à court terme condamnée. Quelques mois après la catastrophe, le Conseil fédéral prenait la décision de principe de l'abandon progressif de l'énergie nucléaire par la Suisse. Pour rendre cela possible, il misait sur le développement de nouvelles énergies renouvelables ainsi que sur une baisse de consommation d'énergie de la part des Suisses. Une planification ambitieuse prévoyait une sortie complète du nucléaire pour 2034.

Dix ans plus tard, cette planification fait sourire, comme l'écrit l'éditorialiste du *Matin Dimanche* du 11 juillet. En effet, la situation de la production d'électricité n'a quasiment pas changé en Suisse depuis ce temps. Certes, quelques éoliennes ont été construites (42 actuellement en fonctionnement en Suisse) et de nombreux toits recouverts de panneaux solaires. Mais selon les journalistes de l'hebdomadaire dominical, cela n'est largement pas suffisant: il faudrait 5'894 éoliennes ou recouvrir une surface équivalente à 19'000 terrains de football avec des panneaux solaires à cellules photovoltaïques pour remplacer les centrales nucléaires suisses.

Cinq mille huit cent nonante-quatre éoliennes, ce chiffre nous laisse songeur. Ce sont probablement tous les espaces naturels de Suisse suffisamment battus par les vents qu'il faudrait investir. Or, construire un parc éolien va au-delà de l'altération du paysage. Les crêtes du Jura sont-elles impropres à la construction d'usines, de voies de chemin de fer, d'autoroutes et d'aéroports? Qu'à cela ne tienne, construisons des dizaines de routes, coulons des milliers de tonnes de béton pour créer des socles pour les éoliennes.

Creusons des tranchées pour acheminer les câbles électriques. Il s'agit d'une véritable industrialisation de territoires jusque-là laissés à la nature. Est-ce cela, l'écologie?

Quant aux panneaux solaires, ils peuvent s'installer sur les toits, donc sans occuper des zones jusqu'alors vierges. Cependant, si les technologies ont bien progressé pour rendre la chose énergétiquement rentable, la question du recyclage à la fin de la durée de vie se pose. Combien de milliers de tonnes de panneaux solaires hors d'usage devrions-nous traiter dans une trentaine d'années?

Ce ne sont là que quelques problèmes que nous voulions mentionner. L'atome a des chances de revenir bien en cour. Il a l'avantage de ne pas dégager de CO₂ à l'exploitation, ce qui ne va pas sans séduire une frange des écologistes. Et point de centrales à gaz pour pallier l'irrégularité de production inhérente à l'exploitation du vent et du soleil pour produire de l'électricité!

A part cela, nous pourrions prier sans prendre trop de risques que la consommation électrique de la Suisse va augmenter ces prochaines années, plutôt que décroître, comme prévu en 2011 par le Conseil fédéral. Les objets connectés toujours plus nombreux avec les réseaux informatiques composés de toujours plus d'antennes et de serveurs qui vont de pair, ainsi que l'avènement des véhicules électriques, sont quelques indicateurs que nous prendrions en compte. Les énergies dites vertes suffiront-elles à assurer l'accroissement prévisible de notre consommation électrique en plus de remplacer l'atome? Rien n'est moins sûr.

Jean-François Pasche

La Fondation pour la Famille mène la campagne en Suisse romande contre le «mariage pour tous». Vous pouvez soutenir financièrement son action en effectuant un versement grâce au code QR ci-contre ou au moyen des informations bancaires suivantes:

IBAN CH66 0900 0000 1538 2602 0
Fondation pour la Famille
CP 37
1971 Grimisuat



Cela servira à financer des tous-ménages régionaux ainsi que des affichages. Plus d'informations sont disponibles à l'adresse: <http://papa-maman.ch>

Lecoultre, le surréaliste philosophe

Il y a du surréaliste chez Lecoultre, mais pas que. Echappant à la raison et à la vraisemblance, le surréalisme bâtit un univers mental onirique où triomphe la puissance de l'imaginaire. Notre peintre est surréaliste dans sa façon de juxtaposer des éléments hétéroclites, de créer l'absurde par cette confrontation. Mais Lecoultre, par ses provocations visuelles, nous fait rêver certes, mais aussi réfléchir.

Il nous présente un monde de faux-semblants et nous fait ainsi méditer sur notre temps. Dans les «territoires greffés» et ailleurs, le métal qui devient tissu, le marbre qui se transforme en fourrure nous font douter de la réalité de la matière, voire de l'identité des choses. Il nous dérouté en opposant, dans la même œuvre, la minutie quasi photographique de tels sujets à des formes brutalement abstraites. Il nous décrit le monde d'aujourd'hui, avec des constructions modernes et des éclairages fluo, mais dans une certaine

intemporalité comme si la vie s'en était retirée; un monde déshumanisé où les personnages n'ont guère de regard et s'échappent en silhouettes furtives.

Serait-ce donc, inspiré par une vue pessimiste de notre époque, un message de nihilisme? Non, car la maîtrise technique de Lecoultre est telle qu'il nous prouve ainsi que l'art peut nous séduire et nous sauver; une œuvre emplie de virtuosité heureuse n'est pas la victoire du vide! Et non encore, car l'humour est au rendez-vous dans la provocation même; tant que l'homme sait sourire, il n'est pas voué au néant.

J.-F. Cavin

Le Musée Jenisch, parallèlement à l'intéressante exposition «Portrait, autoportrait» (ouverte jusqu'au 5 septembre), présente sous le titre «L'oeil à vif» plusieurs dizaines d'œuvres de Lecoultre, dont la création s'étale sur un demi-siècle, de 1970 à 2021. A voir jusqu'au 26 septembre.

Quand les idéologies font perdre les guerres

Les idéologies, dans un sens dépréciatif, sont des systèmes d'idées se coupant de la réalité à mesure qu'ils se développent pour justifier des utopies. Plus les idéologues s'enferment dans l'abstraction, moins l'expérience les instruit.

L'Allemagne nazie et l'URSS voulaient un monde nouveau, un homme nouveau. Elles ont tué des millions d'êtres humains, affaiblissant les peuples d'Europe, allemand et russe en premier lieu.

Utopie nordique

Quand Hitler rompt en 1941 le pacte germano-soviétique, ses buts sont clairs. La guerre des races est le moteur de l'histoire. La race nordique dominera le monde; l'Allemagne, laissant l'Empire britannique régner sur les mers, tiendra l'Europe continentale jusqu'à l'Oural. Le Juif, inventeur du bolchevisme et de la ploutocratie, est l'ennemi absolu. Les races inférieures seront réduites en esclavage. 600 millions de Nordiques cultiveront les riches terres de l'Est et fonderont un empire agro-militaire toujours prêt au combat.

Les troupes allemandes entrent en campagne avec ces visions enfoncées dans le crâne. Des tracts avertissent les soldats de la fourberie et de la cruauté de l'ennemi judéo-bolchevique. Un mélange d'angoisse et de présomption enténébre les esprits. La victoire est certaine à condition d'éviter toute pitié. Hitler donne l'ordre de tuer sur le champ les commissaires politiques de l'Armée rouge. La guerre ne durera pas plus de cinq mois; elle s'achèvera sûrement avant l'hiver. Des encerclements géants sont prévus pour détruire les forces soviétiques. A la fin juin, totalement surprise, l'Armée rouge connaît un début de panique. Les populations balte, biélorusse et ukrainienne, dégoûtées du stalinisme, se montrent accueillantes. De jolies jeunes filles aux chevelures fleuries tendent le pain et le sel aux grenadiers allemands, mais il est hors de question d'autoriser des gouvernements autonomes, même si les nationalistes locaux aident les Allemands à persécuter Juifs et Polonais. A cause de leurs préjugés raciaux, les nazis ne profitent pas des bonnes dispositions des paysans russes qui veulent en finir avec le collectivisme. Les kolkhozes ne seront pas supprimés, mais nourriront l'armée allemande dont la doctrine est de vivre sur le dos des civils affamés. Les prisonniers de guerre russes affreusement maltraités meurent en masse sous les yeux de leurs compatriotes. Seul le général Rudolf Schmidt tentera en vain de constituer sur ses arrières une république antisoviétique. La Wehrmacht mal renseignée a sous-estimé les capacités soviétiques malgré les avertissements de diplomates lucides. L'Armée rouge dispose de la profondeur

stratégique, de réserves importantes, d'une industrie de guerre performante, d'une résilience patriotique insoupçonnée. En décembre, les divisions germaniques sont bloquées devant Moscou, privées de réserves, épuisées par le tempo de la campagne et affaiblies par l'indifférence du haut commandement aux problèmes logistiques.

Utopie prolétarienne

Du côté soviétique, l'idéologie de la lutte des classes obscurcit les esprits. Bien que Staline tente l'expérience du «socialisme dans un seul pays», il n'a pas renoncé au projet léniniste de révolution mondiale. A moyen terme, le prolétariat écrasera la bourgeoisie. L'utopie communiste se réalisera: l'oppression capitaliste et la malédiction du travail seront abolies. Avant d'enclore le processus d'émancipation universelle, l'URSS se doit d'être forte

dans ses frontières, de moderniser son armée, de s'industrialiser, et surtout de purger la nation des traîtres, des saboteurs, des reliquats de l'aristocratie, des paysans aisés, de la religion et de toute forme de déviance idéologique. La fidélité au Parti prime sur la compétence professionnelle, notamment dans l'Armée rouge où Staline craint l'éclosion d'un Bonaparte. Le Guide n'hésite pas dès 1937 à éliminer 27'000 officiers dont le brillant maréchal Toukhatchevski. En 1941, l'Armée rouge a accru notablement ses effectifs, mais elle est mal commandée par de jeunes officiers inexpérimentés. Le matériel est moderne, mais n'a pas été livré; les soldats ne sont pas instruits à son emploi. Les grandes unités sur le terrain sont tournées vers l'offensive, non que Staline prépare une invasion préventive – il sait que l'Armée rouge n'est pas prête – mais à cause d'une option stratégique que la propagande a instillée dans les cerveaux: les combats ne doivent pas avoir lieu sur le sol russe. A la déclaration de guerre, l'Armée rouge franchira la frontière polonaise, roumaine ou allemande et mènera une offensive en comptant sur le ralliement des ouvriers et paysans de l'armée ennemie.

Le dimanche 22 juin 1941, l'Armée rouge n'est pas prête à se défendre car le combat défensif n'est pas prévu. En matière de solidarité de classe, Staline sera servi: il y aura cinq déserteurs parmi les 3 millions d'invasisseurs...

Depuis la guerre civile russe (1918-1921), la terreur constitue le mode de commandement ordinaire. Un commissaire politique contresigne tout ordre émanant d'un chef militaire. Le général Timochenko supprime le double commandement après la médiocre campagne de Finlande de 1940, mais sa réforme est vite enterrée. Tout officier général sait

qu'il risque davantage sa peau en ignorant les directives de Staline que sous le feu ennemi. Cette politique d'intimidation produit des fruits empoisonnés. Pour complaire aux commissaires, les officiers de tous les échelons mentent ou arrangent la réalité, notamment dans les services de renseignement, accroissant la paranoïa de Staline qui fait fusiller fissa les incompetents présumés.

Retour au passé

Staline accordera tard sa confiance aux généraux Joukov, Koniev et Rokossovski qui auront démontré leur savoir-faire. Sur le plan idéologique en revanche, il fait des concessions. La Grande Guerre patriotique est lancée. Il sait que les soldats soviétiques ne se battront pas pour le régime, mais pour la patrie. Le 23 juin, le patriarche Serge

parle à la radio juste après Molotov. Les mânes d'Alexandre Nevski, de Souvorov et Koutouzov sont invoqués. Le film d'Eisenstein sur Nevski, la plus belle œuvre patriotique jamais produite, magnifiée par la musique de Prokofiev, reçoit le prix Staline après avoir été interdit durant le pacte germano-soviétique. La propagande athée se tait. On rétablit les grades et les décorations dans l'armée; des unités «de la Garde» à la mode tsariste réapparaissent. Le double commandement est définitivement supprimé le 9 octobre 1942. En même temps, le Goulag fonctionne à plein régime et les bataillons de barrage du NKVD mitraillent les fuyards sur les arrières. Ce mélange de terreur, de réadaptation idéologique et de professionnalisme militaire conduira à la victoire sur le Reich. *Notre cause*

est juste, dit Molotov, et l'URSS bénéficiera du statut moral traditionnel de nation agressive.

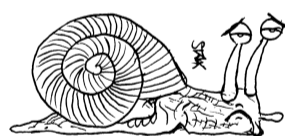
Fausse espérance

Il est surprenant que, de deux puissances bellicistes, l'une perde la guerre et l'autre finisse par s'écrouler. La défaite démontre l'inanité de leurs idéologies respectives. L'URSS tient plus longtemps que le Reich dès qu'elle incorpore des vertus liées à de vrais besoins humains, religieux et patriotiques. L'Allemagne nazie se radicalise, dirait-on aujourd'hui, dans ses entreprises criminelles. A cause de son racisme, elle méprise ses alliés, sous-estime les Russes, trouve de rares appuis (le général Vlassov) et engage des moyens en vue de la solution finale qui seraient plus utiles aux combattants du front. Fasciné par l'efficacité négative de la terreur, Hitler imite les méthodes de Staline contre ses propres officiers.

Les idéologies nazie et soviétique ont des points communs. Elles évoluent dans un absolu pseudo-religieux *non politique*, n'ont aucun but de guerre limité dont la réalisation ramènerait la paix. Elles ne croient qu'à un mouvement infini visant à changer le monde. Plus la guerre fait rage, plus l'espérance s'éloigne. En 1943 déjà, les nazis renoncent à installer des communautés germaniques aux confins polono-ukrainiens appelées à construire une civilisation frugale et pure. Quant à l'idéologie soviétique, elle permet à une clique sclérosée de se maintenir au pouvoir, juste bonne à dissiper le rêve de révolution mondiale.

Nazis et communistes subissent la vindicte que leur orgueil idéologique a entraînée. Le paradis n'est pas l'apanage de l'homme ici-bas.

Jacques Perrin



La lenteur ne fait pas le bonheur

Si un de vos bons amis, à la fin d'un bon repas, vous déclare que vous pourriez sûrement vivre heureux en gagnant beaucoup moins d'argent, vous ne lui en voudrez pas. Après tout, un certain détachement des biens matériels peut aussi nous rapprocher d'une certaine forme de bonheur.

LE COIN DU RONCHON

Mais si votre employeur vous dit la même chose lors de votre entretien de fin d'année, vous apprécierez beaucoup moins.

Par analogie, un moniteur d'auto-école est parfaitement dans son rôle en expliquant à son élève que, en cas de fort trafic sur l'autoroute, il vaut la peine de réduire sa vitesse pour que la circulation reste régulière. Il s'agit d'un sage conseil, pour autant qu'on l'applique avec discernement.

En revanche, lorsqu'un «économiste des transports» au service de

la Confédération nous affirme d'un air narquois, pour nous faire avaler une future réglementation, que rouler à 60 km/h aux heures de pointe «générerait moins de stress» et serait «plus agréable pour les gens» (24 heures du 18 août), nous avons de la peine à lire cela sans en éprouver une forte irritation. Et cette irritation ne faiblit pas lorsque ce brillant spécialiste nous explique – un peu comme on explique la physique élémentaire aux peuples aborigènes – que c'est la même chose avec les zones limitées à 30 ou 20 km/h en localité: «Il n'y a jamais de bouchon car on roule sans interruption, contrairement aux sec-teurs à 50 km/h équipés de feux de circulation.» Un vrai bonheur, donc! Heureusement que notre docte dialecticien s'est abstenu de pousser sa logique plus loin: à zéro km/h, il n'y a peut-être pas d'accident... mais il peut y avoir des bouchons.

Il reste maintenant à faire comprendre aux experts fédéraux que nous pourrions vivre beaucoup plus heureux (et rouler beaucoup plus vite) s'ils gagnaient beaucoup moins d'argent.

Votations fédérales du 29 septembre 2021

- Initiative populaire
«Alléger les impôts sur les salaires, imposer équitablement le capital» **NON**
(voir l'article de Pierre-Gabriel Bieri dans le numéro précédent)
- Mariage pour tous **NON**
(voir l'article d'Olivier Delacrétaz dans ce numéro)